



anarchisme et non-violence

numéro 8

AVRIL 1967



- comité des cent, 2
- points de repère, 8
- pour une non-violence expérimentale, 16
- extrait de la « lettre » de l'ugac, 19
- critique du numéro six, 22
- réponse de lucien grelaud, 22
- informations objectives, 24
- armand et la violence, 26
- encyclopédie anarchiste, 34
- la marche du socialisme, 35
- quelques données fondamentales

SOMMAIRE



ligne de conduite

LE COMITE DES 100 EST PARTISAN DE L'ACTION DIRECTE NON VIOLENTE. Nos buts vont au-delà du désarmement nucléaire. Nous nous opposons totalement à la solution militaire des problèmes internationaux, et nous croyons que les hommes de tous les pays devraient refuser de combattre.

ETANT CONTRE LA GUERRE, NOUS SOMMES AUSSI CONTRE TOUS SES PREPARATIFS. Nous sommes contre le rétablissement du service militaire et contre la fabrication et l'usage des armes nucléaires, biologiques, chimiques et conventionnelles.

NOUS NOUS SOMMES APERÇUS QUE LA PAIX ET LA LIBERTE SONT INSEPARABLES. Nous sommes pour la liberté totale d'expression, d'association et de presse, dans tous les pays, à l'Est comme à l'Ouest, au Nord comme au Sud. Nous nous identifions à ceux qui sont exploités et à qui on refuse les droits auxquels tout homme peut prétendre. Dans chaque cas nous nous demandons : « Que pouvons-nous faire ? »

NOUS NE CROYONS PAS AUX FRONTIERES. Nous croyons que des individus, agissant de concert dans tous les pays, peuvent arrêter les guerres et garantir les droits les plus fondamentaux. Nous sommes déterminés à résister à la tyrannie par des moyens non violents, et nous nous efforçons, par les mêmes moyens, d'aider ceux qui résistent à la tyrannie ou à l'injustice dans d'autres parties du monde.

NOUS CROYONS QUE LES SITUATIONS DE CONFLIT SONT DU DOMAINE DE NOTRE RESPONSABILITE. Au-delà de la protestation morale, nous essayons d'agir de façon constructive en vue de leur solution.

ETRE CONTRE LA GUERRE N'EST PAS SUFFISANT. Nous nous intéressons aux problèmes que pose l'édification d'une société nouvelle et non violente. Nous pensons qu'il est essentiel de les aborder, même à l'ombre de la guerre et des préparatifs de guerre. Par exemple, nous nous occupons activement à dégager de nouvelles idées en ce qui concerne l'éducation, le logement, la santé, les communications, les transports et les relations industrielles.

NOUS AVONS ROMPU AVEC LA POLITIQUE DES PARTIS. Nous croyons à la responsabilité mutuelle et au jour le jour des individus et des groupes. Nous avons cessé de croire que nous pouvions compter sur des représentants et des fonctionnaires. En conséquence, nous nous opposons à la tendance actuelle vers la centralisation du gouvernement.

NOUS ENCOURAGEONS LES NOUVELLES EXPERIENCES D'ADMINISTRATION REGIONALE, LOCALE ET « FONCTIONNELLE », dans lesquelles l'individu compte plus que « la machine ».

Nous croyons que nos idées sur la non-violence et l'action directe (la responsabilité personnelle de l'individu en ce qui concerne sa situation) fournissent une base nouvelle pour prendre des décisions internationales et nationales.

Nous ne considérons pas ces idées comme des doctrines sectaires qui nous soient propres. Nous sommes conscients du fait que nous sommes les héritiers de traditions parvenues jusqu'à nous à travers des générations de lutte. Ce que nous avons fait au Comité des Cent, c'est accorder une attention particulière au problème de la violence et de son contraire, à celui de l'autoritarisme et de son contraire, parce que ces questions ont été négligées au XX^e siècle. Cette négligence explique en grande partie, croyons-nous, l'impuissance des politiciens face à deux guerres mondiales et à la menace d'une troisième.

Nous espérons avoir des relations meilleures et plus étroites avec toutes les autres organisations et tous les individus qui se rattachent au mouvement pacifiste indépendant.

Nous proposons des discussions communes, des plans d'action et des manifestations auxquels des personnes de convictions différentes pourraient participer, chacun à sa manière, sans porter préjudice à leurs propres valeurs et à nos objectifs communs.

Pour le moment, notre mouvement manque d'expérience et ne peut encore faire face à tous les problèmes. Nous croyons discerner ses possibilités et avons essayé de les indiquer ici. Nous ne méconnaissons pas les difficultés.

Il faut que ceux qui se joignent à nous soient beaucoup plus nombreux.

A l'origine, « comité d'action directe », il fut lancé par Bertrand Russel et une centaine de personnalités et de militants poursuivant le même but que la C.N.D. (campagne pour le désarmement nucléaire, équivalent du M.C.A.A. français), mais désirant des actions plus fortes, plus militantes et envisageant la désobéissance civile, alors que la C.N.D. entendait rester dans la légalité.

Son action se traduisit par l'organisation de manifestations non violentes de masse.

Les participants à de telles manifestations s'engageaient individuellement :

- à mener jusqu'au bout l'action entreprise ;
- à s'asseoir sur la chaussée en cas d'intervention de la police ;
- à accepter la prison plutôt que de payer les amendes (relativement peu élevées) auxquelles ils étaient condamnés.

L'inconvénient de ces manifestations, c'est que de nombreux participants ne pouvaient aller jusqu'au bout, et au plus critique de l'action non violente les effectifs se clairsemaient. Cependant, nombreux aussi étaient ceux qui « tenaient le coup » : la police dut une fois arrêter un millier de manifestants pour « obstruction de la voie publique », ce qui plongea le système judiciaire et pénitentiaire dans un certain désarroi.

Aujourd'hui, l'expérience prouve que ces actions de masse ne sont plus possibles :

- les effectifs ont fondu ;
- les marches de Pâques qui attirent toujours beaucoup de monde ont perdu tout caractère de désobéissance civile, les organisateurs C.N.D. y invitent même des députés... !

Le Comité des 100 opère donc un retour aux sources en préconisant des actions directes par petits groupes se concentrant sur des objectifs spécifiques et ne s'arrêtant que l'action terminée et gagnée ou les participants emprisonnés (voir l'action récente à Brighton).

organisation actuelle

Les groupes régionaux désignent tous les ans un Comité national (siège : 13 Goodwin Street, London N 4). Ils se rencontrent avec ce comité un week-end par trimestre dans un endroit différent à chaque fois, de façon à développer les groupes existants et à en susciter là où n'existent que des isolés.

A côté de ce comité coordinateur existent un certain nombre de « sous-comités » se chargeant chacun d'un travail précis :

Le sous-comité international, en contact avec les mouvements et les individuels à l'étranger, qui organise la participation de groupes anglais à des actions lointaines ou à caractère international (marche de Marathon, action au Pakistan, en Inde).

Le sous-comité aux études biologiques et chimiques, qui s'attache à repérer les établissements mystérieux à vocation bactériologique ou autres, qui servent de laboratoire ou de terrain de recherches militaires.

Secrétaire du sous-comité « biologique » : Eddie Hillman, 106 Regents Party Road, London NW 1.

Sous-comité d'études juridiques et économiques, qui entre en action quand il y a jugement ou emprisonnement de militants.

Secrétaire : Brenda Jordan, 32 Elm Park, Mansions Park Walk, London S.W. 10.

Comité chrétien qui fait pénétrer dans les milieux chrétiens un appel à vivre en accord avec la parole du Christ et surtout avec leur conscience et à refuser l'attitude hypocrite qui accepte le mal du moment qu'il sert la cause du bien (soi-disant) en condamnant toute violence où qu'elle soit et d'où qu'elle vienne.

Secrétaire : Mrs Denny, 27 Fairfield Grove, London S.E. 7.

quelques positions du comité des 100

Vietnam

Le comité national et la plupart des groupes observent le non-alignement, mais certains soutiennent ouvertement le Vietcong.

Pacifisme

Tous les membres du comité ne sont pas pacifistes bien que la majorité le soit et qu'un certain nombre, dont les anarchistes, aillent beaucoup plus loin que de s'attaquer aux seules structures militaires.

Politique

Le comité se situe en dehors et contre tous les partis politiques. Généralement, ses membres ne votent pas, étant donné qu'ils se regroupent ici justement parce qu'ils n'ont pas confiance dans l'action parlementaire.

En résumé

Le Comité des 100 rassemble tous ceux qui se sentent directement responsables de leur condition et entendent agir directement pour la modifier en mettant l'accent sur les oppositions : violence - non-violence, autorité - liberté, passivité - responsabilité.

types d'actions directes réalisées ou « inspirées » par le comité des 100

Les espions de la paix

En février 1963, les différents groupes du comité préparaient une action à développer au cours de la marche de Pâques Londres-Aldermaston organisée par la C.N.D. Une rumeur circula alors, selon laquelle il existait un abri souterrain mystérieux sur le trajet de la marche.

Un petit groupe se constitua pour se mettre à la recherche de cet abri. Ils furent assez heureux pour le découvrir près de Warren Row à 12 km de Reading. Ils réussirent à y pénétrer, la porte de la chaufferie étant restée ouverte. Avec toutes les précautions d'usage pour éviter de laisser des traces de leur passage ils prirent des photos, des notes, des croquis, qui permirent l'élaboration d'une brochure elle aussi fabriquée de façon à ne laisser aucune empreinte. Cette brochure diffusée à 3.000 exemplaires parmi les sympathisants, les journaux et revues de gauche susceptibles de faire très vite beaucoup de bruit autour, arriva quelques jours avant la marche, ce qui permit qu'elle fût copiée et tirée à un grand nombre d'exemplaires pour être distribuée au cours de la marche et appeler les marcheurs à faire un petit crochet du côté de l'abri destiné à planquer le gouvernement en cas de conflit nucléaire !

Ruislip

L'année suivante, le Comité des 100 proposait une marche parallèle à celle de la C.N.D., dirigée non pas sur Londres mais sur la base américaine de Ruislip. But de la marche : demander le retrait immédiat des forces américaines et l'utilisation de la base à des fins pacifiques. Le caractère apparemment illusoire de l'opération n'échappait à personne, il s'agissait d'attirer l'attention publique et de mettre chacun devant ses responsabilités.

L'appel, après avoir rappelé la carence ou la duplicité des différents partis et la nécessité pour chaque individu d'agir lui-même, prévoyait quatre phases d'action :

- 1) marche sur la base ;
- 2) piquet tout autour de la base avec des banderoles et des panneaux ;
- 3) accrocher des panneaux à l'extérieur de cette base à même le grillage et obstruer les entrées ;
- 4) tenter de pénétrer de façon non violente (des échelles étaient prévues) et d'aller réclamer l'utilisation pacifique de la base.

Action directe dans les ports

En 1963, Pat Arrowsmith et Wendy Butlin ont visité un certain nombre de ports européens et contacté des dockers intéressés par l'action contre la guerre nucléaire. Le résultat de ces contacts a abouti à la formation d'un « groupe de liaison d'action directe des dockers » ayant pour but de répercuter et de généraliser des actions propres aux dockers : refus de décharger du matériel militaire ou du fret destiné à des pays ouvertement racistes et belliqueux ; ce genre d'action, en effet, n'est payant que s'il est international car les entreprises d'import-export, elles, possèdent des antennes dans tous les ports.

Ces actions en 1963 et 1964 étaient des exemples d'action directe de masse, aujourd'hui pour des raisons diverses seules des actions impliquant très peu de participants sont envisageables. Citons la dernière en date qui a eu lieu à Brighton.

Le 2 octobre 1966, Nicolas Walter, Sue Abraham, Derek Russel, Bernard Miles, Heather Russel, Andy Anderson, Meg Walsh, Jim Radford, Faith Barron manifestent dans l'église de Brighton où le premier ministre Wilson assiste à l'office religieux. Ils sont aussitôt arrêtés pour conduite scandaleuse, provocation et agression (fausse accusation au demeurant puisque tout s'est passé verbalement et que le prêtre qui officiait s'est refusé à porter plainte et à témoigner contre les manifestants jugeant que se serait son attitude à lui qui serait scandaleuse s'il le faisait). Leur procès suit son cours.

En conclusion, les manifestations de désobéissance civile qu'elles soient soutenues ou non par des masses de sympathisants impliquent toujours qu'un noyau de militants accepte de subir procès, amendes et prison, que ceux-là seuls poursuivent l'action jusqu'au bout en sachant ce qu'ils risquent (le Comité des 100 à chaque fois qu'il appelle dans un tract à manifester indique les pénalités encourues suivant le niveau d'engagement des manifestants).

L'Internationale des Résistants à la Guerre a fait paraître un tract encourageant les militaires américains à désertir ou à se déclarer objecteurs de conscience.

A titre d'information, citons quelques cas de militaires ayant refusé de servir au Vietnam :

L'été dernier à Fort-Hood (Texas), trois militaires américains, Dennis Mora, James Johnson et David Samas, appelés au Vietnam refusèrent de partir et intentèrent une action en justice pour démontrer l'illégalité de la guerre en vertu des accords de Genève de 1954. Le tribunal refusa de se prononcer sur ce point et les condamna à trois et cinq ans de prison. Ces trois militaires ont décidé de faire appel.



POINTS DE REPÈRE

Réconcilier l'anarchisme avec la non-violence ou plutôt s'efforcer par la pratique d'une méthode originale, la non-violence, de tendre vers un but, l'anarchisme, sans pour autant s'empêtrer dans les contradictions habituelles, tel est notre projet.

Projet qui nécessitait un outil de travail, une plate-forme de cristallisation, car nous nous trouvions face à des idées éparpillées dans différentes tendances, individualités et systèmes de pensée quelquefois en opposition. Il est un fait que le matériel était là avant nous. Le peu d'originalité que nous nous reconnaissons, c'était de vouloir une synthèse dynamique qui puisse s'insérer dans la réalité.

Aussi paraît-il nécessaire de reconsidérer les écrits et les actes passés et de sélectionner certaines idées-forces. D'autre part, il convient d'examiner ce que nous pourrions appeler des arrêts de l'histoire, des formes de rachitisme dans la doctrine et l'action de certains courants, quand les idées tournent sur elles-mêmes sans efficacité.

Dans un premier travail nous aborderons quatre points : le pacifisme, Gandhi et les croyants, l'individualisme anarchiste et les révolutionnaires.

Barthélemy de Ligt, le pacifisme

Dans le numéro 6 sur la violence et la non-violence dans la révolution anarchiste, nous avons pu remarquer, à travers les textes présentés, une sorte de montée idéologique aboutissant à un rameau où la non-violence était particulièrement mise en valeur. Le dernier échelon : Barthélemy de Ligt : un pacifiste. Cette évolution ne sera sans doute pas reconnue par l'ensemble des anarchistes, il n'empêche que nous atteignons de façon de plus en plus précise à une prise de conscience du phénomène non-violence, et que de Ligt, par sa compréhension, semble la personnalité libertaire la plus proche de nous sur ce point. Aussi ne faut-il pas s'étonner que lorsque des anarchistes veulent mettre en valeur la non-violence on les qualifie de pacifistes.

Il nous importe cependant d'essayer de situer la non-violence face au pacifisme, et cela pour lever une équivoque importante qui restreint par trop la non-violence à un seul objectif : la paix. Il est juste de reconnaître que pacifistes et partisans de la non-violence se sont confondus dans des actes identiques comme par exemple l'objection de conscience ou sa défense, mais d'autre part que les pacifistes, opposés à toute guerre nationale, ne se déclarent pas tous contre la violence révolutionnaire ou simplement individuelle.

Cela dit, revenons à de Ligt. Nous n'avons pas connaissance qu'il se soit réellement manifesté dans la pratique de la non-violence, aussi, faute d'information à ce sujet, nous contenterons-nous de son œuvre écrite. Un coup d'œil sur les titres de ses ouvrages nous oblige à constater que ses préoccupations étaient dirigées *avant tout contre la guerre* : « Contre la guerre nouvelle », analyse de la vie politico-économique actuelle, de la stratégie moderne et des moyens pour rendre la guerre désormais impossible (1928).

« La Paix créatrice », histoire des principes et des tactiques de l'action directe contre la guerre (1934).

« Mobilisation contre toute guerre », suivi d'un plan de campagne contre toute guerre et toute préparation de guerre (1935).

« Pour vaincre sans violence », réflexions sur la guerre et la révolution (1935).

« Le problème de la guerre civile » (1937).

Il n'est pas question de faire grief à de Ligt (mort en 1938) de cette orientation ; la priorité qu'il donne à la lutte contre la guerre s'explique aisément par l'époque à laquelle il vivait. Mais où nous nous étonnons beaucoup, c'est de voir, encore maintenant, l'ascendant du pacifisme, qui est une fin, sur la non-violence, qui est

essentiellement une méthode. Nous ne ferons que citer la conclusion de l'article de Hem Day dans le numéro 1 de notre revue :

« Il nous restera à rechercher quelles seront les méthodes qui pourraient remplacer avec efficacité la lutte nécessaire et indispensable pour le renversement de l'iniquité sociale présente, méthodes pacifistes et non violentes qui liquideraient la guerre, toutes les guerres. »

Et nous préférons ce propos de de Ligt (p. 237, « Pour vaincre sans violence ») :

« La lutte antiguerrière doit être une lutte non violente, économique et sociale menée par les masses populaires elles-mêmes — partie secondaire d'ailleurs, quelque importante qu'elle soit, d'une lutte de beaucoup plus grande envergure : celle pour la justice et la liberté sociales. »

Il convient de remettre les choses en place et de retrouver ainsi les vraies priorités. Mais il nous faut constater que toute l'énergie de de Ligt a été mobilisée vers le but pacifiste, et que si la tentative a été faite de doter le pacifisme d'un instrument efficace, c'est avec comme contrepartie l'abandon, ou plutôt, le manque de recherches de perspectives révolutionnaires. Il sera pourtant nécessaire de revenir sur ce point, car les derniers écrits de de Ligt infirment notre propos par trop catégorique.

Si nous consultons plus particulièrement « Pour vaincre sans violence », nous constatons que lui-même a créé une confusion dès les premières pages : après avoir défini la violence, il en donne des exemples qui sont essentiellement militaires. Page 22, il oppose 3.130 années de guerres à 227 années de paix. Page 23 : « Car pour surmonter la violence et la guerre... » ; plus loin : « Ne sont forts que ceux qui ont déjà vaincu en eux-mêmes la violence et la guerre ». Le chapitre II a pour titre : « La violence et la guerre dans l'histoire ».

La violence collective et la guerre seront les deux phénomènes qu'il analysera au cours des pages en les liant toujours très fortement et sans bien mettre en valeur que la guerre n'est qu'un aspect de la violence, sans doute le plus spectaculairement honteux ; il n'insistera pas sur le fait qu'arrêter la guerre, qui n'est que la conséquence des structures sociales nationalistes, capitalistes et étatiques, ne modifie en rien ses causes, et que la prochaine nous retrouve tout aussi bien conditionnés.

Il y a donc pour le moins une faute qualitative à mettre sur un même plan la violence et la guerre. La seconde est une composante de la première qui par son caractère particulièrement totalitaire tend à la dépasser, à l'englober enfin. Sur le plan des idées, il est aisé face à la guerre, et par une sorte de désespoir, de vouloir la paix à tout prix. Alors que la solution doit se chercher dans le

dépassement des deux phénomènes. A noter que la paix est toujours la paix d'un vainqueur. Cependant l'originalité de de Ligt sera d'avoir tenté de donner à la paix son instrument adéquat : la non-violence.

Mais nous sommes obligés de remarquer qu'il n'a pas été suivi par les pacifistes : Ces derniers paraissent avoir très mal compris et vraiment négligé les possibilités de l'action non violente pour cultiver par contre les protestations énergiques, le moralisme antiguerrier, le verbiage, et qui en fin de compte, parce que privés de moyens et d'habitudes d'action, se sont laissés entraîner dans le troupeau, dans la guerre. Rares ont été les résistants, ceux pour qui le dernier recours était l'objection. Pendant la guerre d'Algérie, nous avons pu voir, et aujourd'hui encore nous le constatons, le peu d'intérêt que témoignent les pacifistes pour la pratique de l'action non violente. Sur un autre point, il faut signaler que la confusion créée entre « paix et non-violence » opposés à « guerre et violence » a contribué à frapper de stérilité, de paralysie l'idée de non-violence, idée qui par elle-même contient un certain potentiel et une logique qu'il nous faudra déterminer et approfondir.



En considérant l'héritage laissé par nos prédécesseurs, surtout pour la première moitié de ce siècle, il nous est difficile de renier certaines filiations, mais notre dette reconnue, nous disons qu'il y a une lacune, et même une négligence, dans la recherche d'une solution cohérente et positive au problème de la violence anarchiste. Ainsi notre revue est-elle synthétique et faisons-nous œuvre de révisionnisme.

Quoi qu'on dise, il nous semble que la prise de conscience, de façon absolument claire, des possibilités d'action sociale non violente soit vraiment nouvelle et accompagne le début du siècle. En ce sens, Gandhi doit être regardé comme un précurseur. Et ce n'est que depuis peu que des militants (athées et croyants) se sont attachés à débarrasser la non-violence de son cadre religieux, et qu'ils tentent de l'introduire dans les contestations du monde du travail. Jusqu'alors les révolutions sociales avaient marqué le triomphe de la violence et de l'autoritarisme.

Si, en épousant les révoltes, les luttes populaires, en participant aux révolutions socialistes qui ont véritablement, et à juste raison, braqué les attentions sur elles, les anarchistes ont accepté les méthodes traditionnelles, employant la violence et se laissant aussi entraîner vers le pouvoir, il nous faut reconnaître que depuis toujours les écrits anarchistes témoignent d'une suspicion, d'une opposition plus ou

moins refoulée envers la violence systématique et la violence tout court. Que cette tendance se soit confondue avec un certain réformisme anarchiste, nous le pensons ; par-là elle se condamnait ! Que cette volonté pacifique, inefficace ait été bafouée, la patience lassée, tournée en révolte, exprimée en terreur, c'est un fait ! Qu'en dehors de l'anarchisme certaines formes de non-violence aient par trop coïncidé avec des systèmes religieux prêchant la passivité, la résignation, la soumission, cela a été mille fois dénoncé ! Mais les actes spectaculaires et momentanés des terroristes, les nécessités, les opportunités révolutionnaires ne doivent pas pour autant étouffer tout un domaine de l'anarchisme : celui que nous voulons remettre en valeur.

Une cassure a été faite par les hommes et l'histoire jetant dans la réaction pour incompatibilité révolutionnaire les partisans de la non-violence. Le temps est venu pour nous, maintenant que la violence et l'autorité ont fait amplement leurs preuves, de tenter autre chose. Ce qui nous amène à regarder d'un œil critique le passé anarchiste. Sans pour cela ne pas reconnaître comme bien à nous les expériences accumulées, il est clair que nous nous refusons à les refaire toutes. Les temps ont changé.

Dans cette première approche sans doute allons-nous négliger des données importantes et insister sur d'autres qui le paraissent moins. Nous le reconnaissons au départ et nous essayerons d'y revenir. Disons aussi que nous accepterons des leçons venant d'ailleurs que de l'anarchisme et que nous reconnaitrons nos dettes envers certains mouvements plus spécialement religieux.

Gandhi et les croyants

Puisque la « non-violence » est le terme que nous plaçons à la suite de celui qui nous est plus habituel, l'« anarchisme », disons maintenant qu'il faut reconnaître en Gandhi sinon le précurseur du moins celui qui a cristallisé la non-violence par l'action. S'il n'a rien inventé lui-même, s'il est le rameau extrême d'une longue tradition mystique particulièrement florissante en Inde, s'il a su prendre quelques notions à l'Occident chez Thoreau, La Boétie, Tolstoï et d'autres, il fut le premier à en dégager les lignes de forces pour une théorie et une pratique de l'action. Sa personnalité, son engagement total et d'un loyalisme particulier dans l'expérimentation de la non-violence, l'importance des masses humaines déployées par son action, l'image qui reste dans les mémoires de ce phénomène historique, tout cela a marqué d'une manière qui semble ineffaçable ce nouveau type d'action. Aussi nous faut-il lutter pour nous en dégager nous-mêmes pour sortir du cadre dans lequel on veut nous enfermer ; de la même manière, d'un autre côté, on nous veut violents et pagail-

leurs parce que anarchistes. Nous serons amenés à souligner son particularisme indien, ses attaches à la bourgeoisie marchande, un loyalisme progouvernemental excessif, un certain nombre « d'originalités » quant à la nourriture, la sexualité. Il faudra dire aussi que son successeur désigné, Vinoba, donnera à la non-violence un caractère plus social, moins politique, plus libertaire.

Sans Gandhi y aurait-il eu en Angleterre les marches de la paix que l'on sait, y aurait-il eu en France Lanza del Vasto, fondateur de la Communauté de l'Arche, source de l'Action Civique Non Violente ? Serions-nous là nous-mêmes ? La filiation qui aurait pu naître d'un Tolstoï a fait long feu : l'absence d'action directe sociale, la préférence donnée à l'écrit, la pratique de la charité en pleine situation révolutionnaire en sont la cause.

Ainsi sommes-nous tributaires de religions différentes de l'hindouisme au christianisme, sujet qui sera plus particulièrement traité dans un numéro en préparation.

individualisme anarchiste

Il est caractéristique qu'en France les deux personnalités anarchistes qui firent la part belle à la pensée non violente furent anarchistes individualistes. Le premier, E. Armand, en publiant de nombreuses études sur les sectes religieuses non violentes comme les Doukhobors, sur le tolstoïsme et en mettant en valeur les écrits de Thoreau. Le second, Han Ryner, dans des contes et des romans, imagina différentes démarches non violentes : l'objection de conscience dans « le Crime d'obéir », une société future non violente agressée dans « les Pacifiques », la violence engendrant la violence dans « le Sphinx rouge », etc.

Si dans leur vie ils eurent à accomplir certains actes non violents, jamais leur action ne se situa au-delà de l'individu et du petit groupe ; cependant leurs pensées se rejoignent pour éclairer fortement tous les dangers de la violence révolutionnaire organisée ; mais, de par leur individualisme, ils se tiennent à l'écart des grandes bagarres sociales, évitant ainsi volontairement l'affrontement de la violence. Résistance passive individuelle serait le terme plus propre à ce genre de non-violence.

Actuellement, par le travail d'un C.-A. Bontemps se dessine une tendance « individualiste sociale » qui pourrait être une correctrice à l'œuvre des prédécesseurs, un peu trop repliés sur les problèmes de l'individu opposé irréductiblement, absolument, à la société.

Nous voulons également citer les multiples tentatives faites pour mettre en place des « colonies », autrement dit des communautés. Ne croyant pas ou plus à la Révolution, voulant pourtant vivre à

leur manière, des individualistes s'essayèrent à vivre ensemble, sur eux-mêmes, avec le moins de rapports possibles avec la société qu'ils ne pouvaient transformer. Si maintenant, il nous faut mettre en avant le besoin communautaire, ce sera en tenant compte des échecs, en tendant à des structures plus souples d'où ne seront pas exclues les possibilités urbaines, et avec une double perspective : la solidarité pour le bien-être, une plate-forme d'appui pour l'action extérieure.

Accentuant l'importance de la révolution individuelle d'abord, favorisant l'éducation du « moi », donnant la priorité au problème moral avant toutes les questions économiques, les individualistes peuvent se situer en parallèle à certaines écoles spiritualistes elles aussi réticentes, sinon opposées à tout branle-bas révolutionnaire.

révolutionnaires

Pour les révolutionnaires, la violence est la grande accoucheuse de la société meilleure ; ils ne manquent jamais de se justifier en arguant de la violence adverse et de la nécessité d'y répondre. Et d'ajouter que si la philosophie anarchiste est non violente par essence, la réalité se moque de l'idéal et impose sa loi. Ainsi constatons-nous que les révolutionnaires anarchistes se sont pliés à la « nécessité historique » de la violence alors qu'ils en ont repoussé une autre : la prise du pouvoir politique, de l'Etat, comme instrument de révolution sociale.

Il faut cependant dire, si l'on veut bien excepter Netchaïev, que la violence pour les anarchistes n'a jamais été une fin en soi, et que toute révolution libertaire ne se conçoit qu'avec le minimum nécessaire de violence, que la majorité des anarchistes a toujours été opposée à toute forme d'organisation militarisée institutionnalisée, que leur préférence s'est faite en faveur des milices populaires, volontaires, responsables et décentralisées. Quant aux terroristes, par le sacrifice de leur vie, ils semblent inconsciemment avoir voulu compenser l'aspect négatif de leur acte de révolte.

Nous pouvons dire que la violence conserve un caractère libertaire dans la mesure où elle s'exerce spontanément, dans la mesure où elle reste d'émanation populaire et individuelle, quand elle est légitime défense au sens large du mot.

Mais force est de constater que lorsque la violence se veut créatrice, constructive, révolutionnaire, elle change de caractère, qu'elle possède, comme tout phénomène, sa logique propre. De même, l'exercice du pouvoir, l'étatisme, même révolutionnaire, a démontré qu'il était facteur de certaines conséquences inéluctables et antirévolutionnaires. En opposition à ce mouvement, nous avons cru discerner que

les expériences non violentes tendaient à dégager, d'une part, l'affirmation de la conscience individuelle et de la responsabilité, d'autre part, sur le plan social, la négation affirmée de l'Etat. Faut-il citer Thoreau et Tolstoï, Dolci et Vinoba. Nous ne pensons pas que les campagnes pour l'inscription électorale d'un Luther-King, que les propos du « chef » du tribu Luthuli contredisent absolument ces tendances. Il importe d'analyser de près tous ces phénomènes. Aussi faudrait-il, dans un premier stade, moins chercher à condamner absolument la violence et ériger la non-violence en panacée que de découvrir les implications et potentialités de l'une et de l'autre.

D'autre part il convient de déterminer ce que nous voulons conserver, sans restriction aucune, du phénomène révolutionnaire. En premier lieu mettre l'accent sur le retour des moyens de production aux mains des travailleurs par l'autogestion, et signaler que tout phénomène révolutionnaire se distingue essentiellement par la création d'un pouvoir économique décentralisé tendant à rendre inutile tout pouvoir étatique. Ainsi devrions-nous arriver à dégager tous les aspects révolutionnaires de la non-violence et les favoriser. Sur le plan plus particulier du syndicalisme et de la grève, une étude sera nécessaire pour envisager les moyens pratiques de dépasser le moment où une grève (qui n'est en soi qu'un refus de travail ni violent, ni non violent) devient insurrectionnelle pour découvrir une issue non violente positive.

Nous nous refusons enfin à opposer systématiquement l'individualiste au révolutionnaire, reconnaissant dans l'un le complément nécessaire de l'autre, et nous reprenons à notre compte les exigences fondamentales de chacun.

*
* *

Il ne faut pas conclure trop rapidement ni tirer un trait définitif ; il ne faut pas tout rejeter en bloc ni condamner sans recours. Il convient de rester ouvert aux esprits religieux proches de nous qui valent bien certains camarades anarchistes allant au groupe comme on va au culte le dimanche. Il est entendu qu'il n'y a pas d'anarchisme sans individualisme, et que la paix qui est maintenant synonyme de survie doit nous préoccuper. Révolutionnaires, nous voulons l'être, mais en tirant des leçons de l'histoire, en définissant les conditions où l'exercice de la non-violence lié à l'anarchisme s'intégrera dans les habitudes sociales à venir.

André BERNARD

POUR UNE NON-VIOLENCE EXPERIMENTALE

Réponse à l'U.G.A.C.

L'UNION DES GROUPES ANARCHISTES-COMMUNISTES A ENVOYE AU MOUVEMENT ANARCHISTE INTERNATIONAL UNE « LETTRE », QUI PROPOSE FORT HONNETEMENT ET FORT OUVERTEMENT DE DIALOGUER, D'AGIR, DE CRITIQUER. « ANARCHISME ET NON-VIOLENCE » Y EST CITE EXPLICITEMENT ; MAIS C'EST PLUSIEURS FOIS AU COURS DE CE TEXTE QUE LES PROBLEMES DE LA VIOLENCE ET DE LA NON-VIOLENCE SONT SOULEVES. NOTRE REPONSE NE CONSTITUE QU'UN MOMENT DU DIALOGUE ; SOULIGNONS ENCORE COMBIEN NOS CAMARADES ONT POSE DES PROBLEMES JUSTES, ACTUELS, IMPORTANTS, ET QUE NOUS VOUDRIONS VOIR LES CONFRONTATIONS IDEOLOGIQUES S'EN TENIR A CE NIVEAU, A CETTE FRANCHISE.

Si l'U.G.A.C. reconnaît la violence dans la société, elle conteste deux conclusions des « Données fondamentales » de notre revue, à savoir :

— Que les anarchistes, en opposant la violence à la violence, l'aient ainsi légitimée : « Ce n'est pas l'opprimé ou le révolté qui décide de la « légitimité », c'est celui qui assure l'ordre bourgeois ou qui le représente. »

— Que les méthodes non violentes permettent d'éviter les conséquences autoritaires de la violence : « C'est prendre le fait pour la cause et la cause pour le fait. »

Enfin, la position non violente leur « paraît surtout être une

certaine infiltration de la pensée religieuse au sein du mouvement anarchiste », et être opposée à la révolution.

Nous avons eu l'occasion déjà de parler ici de révolution non violente ; il faut s'entendre là-dessus. Si l'on pose qu'il y a violence dans les choses — qu'un renversement, donc, ne peut se faire sans violence, que la suppression d'une institution (comme l'autorité) contient une violence — alors il ne peut y avoir d'action non violente. Mais c'est rendre tout débat a priori inutile ; au contraire, c'est toujours à la violence volontaire, à la violence dans les actes que nous nous sommes

opposés, définissant ainsi ceux dont elle serait absente.

Car la non-violence n'est pas primordialement une valeur spirituelle, une fin : elle est action allant vers la société d'anarchie, méthode pour cette action. Ce n'est que dans la confrontation permanente avec la réalité, ses conflits, ses contradictions, qu'elle nous sert, non dans l'isolement d'un monastère ; elle est image anticipée des relations humaines que nous voudrions voir s'établir, rendant vaine par son action même la « violence » des choses.

Les anarchistes ont toujours reproché aux autres socialistes d'user de moyens contredisant leur fin : les sociaux-démocrates participent aux gouvernements bourgeois et vont de réforme en réforme, les communistes établissent une dictature et un capitalisme d'Etat prétendument provisoires. Opposition à la participation, aux réformes, aux totalitarismes : la violence seule trouverait-elle grâce aux yeux de nos camarades ? Car on ne peut nier que, moyen révolutionnaire, elle est profondément inadéquate à la société du lendemain de la révolution... A ceux qui nous disent que c'est le tournant entre l'évolution et la révolution, le saut qualitatif qui contient la violence et l'appelle, nous répondons qu'ils la légitiment comme on « légitime » un gouvernement auquel on participe, les moyens de l'adversaire dont on use — quelque horreur qu'on en ait.

Car même s'il y avait violence dans les choses, dans la « nature » comme l'écrit l'U.G.A.C., point n'est besoin que l'action s'y conforme, puisqu'elle est progrès, victoire sur la nature. Il est vrai que nous n'avons guère de réponses, d'alternatives à proposer aux innombrables cas où nous voyons la violence naître d'une situation intenable. En ce sens la critique de l'U.G.A.C., parce qu'elle vient de l'action, de l'observation concrète de situations réelles, parce qu'elle se fonde dans des révolutions possibles, ou en cours — en particulier celles du Tiers-Monde — a grande valeur, et doit nous faire réfléchir ; les analyses proposées doivent trouver un écho et, si elles sont refusées ou contestées, l'être concrètement, matériellement, et pas au nom de quelque idéal désuet.

Je pourrais avancer avec quelque aisance des contre-arguments aux critiques formulées ; ne serait-ce que pour mettre en garde contre une certaine mystique de la violence — qui la fait imprimer en caractères gras, comme elle fait aimer les manifestations bagarreuses et les coups de matraque qui vous font ressembler à n'importe quel groupe d'activistes. Mais la stérilité de ces propos ferait trop vite place à la mauvaise, et sourde, polémique ; mieux vaut donc se placer sur un terrain plus propice.

Je pense que ce terrain existe réellement entre l'U.G.A.C. et nous (et d'autres évidemment).

LES OPPOSANTS DE « PRINCIPE »

Mais Bontemps pose aussi un autre problème lorsqu'il parle de la Révolution qui se fait par des moyens qui « nient d'avance l'anarchisme même ». Voilà donc l'Anarchisme en pleine contradiction et placé dans un cercle vicieux dont on ne voudrait pas que nous sortions. Ainsi, pour réaliser l'Anarchisme, il faudrait sortir des principes anarchistes et les trahir tandis que si nous respectons les principes nous ne réaliserons jamais l'Anarchisme. La question peut encore se poser autrement : est-il possible de rester à la fois anarchiste et révolutionnaire ?

L'affirmation la plus simple selon laquelle la Révolution s'opposerait à l'Anarchisme est qu'elle est un bouleversement **violent** alors que les principes mêmes de l'Anarchisme s'opposent à la violence.

On aurait pu croire ce débat clos dans nos milieux, mais c'est un fait que l'opposition à toute violence empêche certains camarades de s'engager dans une quelconque action révolutionnaire actuelle. Ils préconisent à la place un ralliement du mouvement anarchiste aux méthodes des non-violents. S'il s'agissait de faire admettre aux révolutionnaires que les méthodes des non-violents peuvent être efficaces et employées dans la lutte sociale générale **au même titre que d'autres**, de nous faire admettre que dans certaines situations données, elles peuvent être **plus efficaces** que certaines méthodes violentes, nous approuverions ces camarades. Nous pensons d'ailleurs qu'il est **souhaitable** que certains anarchistes expérimentent ces méthodes et en fassent part à tout le mouvement international.

Mais il ne s'agit pas **que** de cela et c'est bien une nouvelle doctrine que l'on veut nous proposer. C'est bien au niveau des principes anarchistes que l'on veut nous placer. C'est pourquoi, il nous faut discuter.

L'argumentation des partisans de la non-violence se résume ainsi (d'après la revue « Anarchisme et Non-Violence ») :

— Les structures de la société étatique ne peuvent se maintenir que par la violence.

— Les anarchistes préconisent une société où la violence ne se manifesterait plus dans les rapports sociaux.

— En opposant la violence à la violence, les anarchistes l'ont légitimée.

— La violence est impuissante devant le « gigantisme » des forces répressives.

— Les méthodes non violentes sont les plus conformes aux théories anarchistes. « Elles constituent une force qui permet d'éviter les conséquences autoritaires de la violence. »

La première proposition, à savoir que les structures de la société étatique ne peuvent se maintenir que par la violence est indiscutable et aucun anarchiste ne la conteste.

Dans le chapitre II de « Formes et tendances de l'anarchisme » notre camarade René Fugler note : « La révolte individuelle et collective n'est que la poussée libératrice d'une vie neuve qui fait éclater une carapace trop étroite... et comme toute existence a son mouvement propre, toute tentative extérieure de la dévier ou la réprimer apparaît comme une fondamentale violence faite à sa liberté... »

C'est la forme même de la société qui engendre la violence. La deuxième proposition est tout aussi juste ; nous luttons pour l'avènement d'une société où **la violence sera bannie.**

Il est non moins vrai que l'éthique anarchiste est fondamentalement opposée au principe de la violence. Mais il est vrai aussi que notre démarche vise à détruire la société qui engendre cette violence et qu'actuellement nous vivons dans cette société et que la violence nous est imposée, que cela nous plaise ou non. La position de principe des anarchistes sur cette question a été constante même chez les individualistes. Ainsi, Stephen Byington écrivait (édition de l'« En dehors » d'E. Armand) : « Les anarchistes souhaitent l'avènement d'une ère d'harmonie où nulle violence ne serait employée contre qui que ce soit. Mais ils reconnaissent que cet idéal ne peut être atteint actuellement, ils constatent en effet que certains individus se servent de la violence et c'est aux autres de décider si la violence ne doit pas répondre à la violence. Si une brute s'efforce de me jeter dans un étang, si je lui résiste et j'essaie de lui résister, mon acte peut-il être comparé à son agression ? »

Le Congrès anarchiste international de 1949 déclare : « L'anarchisme ne peut condamner la violence tant que les causes qui en rendent l'usage nécessaire n'auront pas disparu, de même que l'anarchisme ne peut la prôner comme nécessité permanente étant donné que l'action violente répugne naturellement même à ceux qui l'acceptent comme manifestation accidentelle nécessaire. » C'est l'évidence même.

Quant à l'affirmation selon laquelle les anarchistes ont légitimé la violence en l'employant, elle est tout de même très peu sérieuse. Ainsi, selon cette théorie vraiment curieuse, on devrait conclure que si nous n'avons pas employé la violence, celle de l'Etat et des exploités ne serait pas légitime. Et alors ? ce n'est pas l'opprimé ou le révolté qui décide de la « légitimité » c'est celui qui assure l'ordre bourgeois ou qui le représente. C'est Louis XIV qui disait : « C'est légal parce que je le veux. » Devons-nous conclure que ces camarades sont surtout choqués du fait que nous avons reconnu

l'existence de la violence et non par la violence elle-même ? Légitime ou non, la violence est un fait non seulement dans les sociétés mais — nous le verrons plus loin — dans la nature elle-même. **Ce sont les causes de la violence que la révolution prétend supprimer.** Nous dirons, sans y insister, que cette position nous paraît surtout être une certaine infiltration de la pensée religieuse au sein du mouvement anarchiste.

Et qu'est-ce donc que cet aveu d'impuissance devant les forces répressives sinon le début d'une préparation à l'acceptation de la violence de fait ?

Quant à dire que la méthode non violente permet d'éviter les conséquences autoritaires de la violence, cela nous paraît d'une naïveté insondable. C'est de toute manière prendre le fait pour la cause et la cause pour le fait.

Après le succès des mouvements d'émancipation du tiers monde, peut-on affirmer que la « violence insurrectionnelle paraît impuissante » ? (même texte cité).

Pour nous — et nous y reviendrons pour situer notre conception de la révolution — il y a une violence révolutionnaire qui est riposte à une agression permanente, laquelle est la véritable violence parce qu'elle porte le masque du dogme et d'une prétendue nécessité sociale qui se nomme encore contrainte et « coercition ».

NOUS RECHERCHONS NOUS RECHERCHONS NOUS

de la documentation sur la scission au sein du secrétariat du Bureau international antimilitariste (1937), conséquence de la résistance armée espagnole au fascisme. Voici, pour situer les faits, une information parue dans « l'En Dehors », n° 393, février 1937 :

« Alors que la majorité se rangeait sans conditions aux côtés des résistants espagnols, la minorité faisait remarquer que, telle qu'elle se présente, ladite résistance menace d'engendrer le militarisme et la dictature. En effet, une lutte armée organisée est impossible sans la militarisation des groupes de combat et sans la centralisation du pouvoir économique et politique. La lutte espagnole a dépassé la phase de la milice volontaire pour aboutir à la constitution d'une armée présentant beaucoup d'analogies avec l'armée rouge, ce qui n'a plus, constate cette minorité, qu'une vague ressemblance avec l'antimilitarisme du B.I.A. On sait qu'en Hollande (siège du secrétariat), nombreux sont les anarchistes qui n'envisagent la lutte que sur le terrain économique. »

NOUS RECHERCHONS NOUS RECHERCHONS NOUS

« Anarchisme et Non-Violence », n° 6 : Dans ce numéro, les camarades d'Anarchisme et Non-Violence tentent de « définir une attitude et une tactique non violentes dans la société actuelle, dans notre situation présente ». Après une introduction historique de l'anarchisme et une option pour l'anarchisme révolutionnaire tel que le définit E. Reclus, « l'évolution et la révolution sont les deux actes successifs d'un même phénomène... », la non-violence est définie négativement, c'est-à-dire par une condamnation des anarchistes « violents » (textes de Bakounine, Kropotkine, Jean Grave, Malatesta...). Les extraits

de Tucker, Tolstoï, Han Ryner, De Ligt... n'éclaircissent guère le débat car les camarades d'Anarchisme et Non-Violence ne se situent pas par rapport à ces textes pour la plupart « mystiques ». Il aurait fallu définir ce qu'on entend par violence, distinguer l'emploi exclusif de la violence comme action anarchiste de la violence terroriste qui peut être une prise de conscience et une affirmation.

Quant aux conclusions de cette étude, elles ne sont pas au niveau de l'analyse et ne justifient en aucun cas les louanges que se décernent nos camarades.

AMBROISE LATAQUE

réponse de lucien grelaud

La lecture attentive de ton article m'amène à te répondre, non pas pour justifier les positions que j'ai défendues et exposées dans cette anthologie, mais afin d'éclairer ta lanterne sur divers points qui me semblent motifs d'incompréhension entre nous.

Il existe un malentendu certain concernant la forme même et le but de notre revue. Sans doute, nous sommes-nous mal expliqués et nous sommes-nous mal présentés à nos lecteurs.

Notre revue n'est pas en effet, comme c'est habituellement le cas, d'abord et surtout un organe de propagande et de recrutement, c'est avant tout un

organe d'étude, d'approfondissement, d'échange de vues et de discussions, ouvert à tous — amis ou adversaires — qui veulent débattre de l'emploi de la violence ou de la non-violence en vue de la réalisation, de la matérialisation de l'idéal anarchiste.

Il ne s'agit donc nullement dans l'anthologie parue dans le numéro 6 de donner tout, problème et solution adéquate, pour réaliser ce programme, mais de verser au dossier les premiers documents nécessaires à l'ouverture du débat, ceux-ci bien sûr agrémentés des commentaires du présentateur.

Si la violence, par exemple, n'y a pas été définie, c'est parce que cela a été fait en partie dans le numéro 4 notamment, article d'A. Bernard, « Jalons ». Je le répète, ce numéro n'est pas une thèse, mais une somme de documents constituant en partie un dossier et ouvrant un débat.

Si la conclusion n'en est pas une, ou tout au moins est nettement insuffisante, c'est aussi parce que les numéros spéciaux (à défaut d'autre appellation plus exacte) de la revue ne doivent être que les éléments de base indispensables à une étude collective plus complète, plus fouillée, devant paraître en fin de série, résumant les conceptions communes du « groupe anarchisme et non-violence » et ses conclusions sur la violence, la non-violence, la révolution, l'anarchisme, etc.

Dans cet article, partant du principe que la fin ne justifie pas le moyen, mais que le moyen détermine la fin, la non-violence est proposée comme moyen par rapport à la fin recherchée, en l'occurrence l'anarchie. Cette fin, l'anarchie, étant entre autres absence de violence, le moyen adéquat mis

en avant pour y parvenir ne pouvait être pour nous qu'exempt de violence ou mieux encore non violent, et partant condamnation de la violence.

La non-violence ne s'y définit pas négativement, comme tu l'indiques, par condamnation des anarchistes « violents ». Pour nous, partisans de la non-violence, il n'est nullement question de condamner en bloc l'œuvre d'un des quelconques théoriciens de l'anarchisme insurrectionnel — la préface de M. Martin le stipule sans équivoque — il y a par contre condamnation sans appel de la violence considérée comme facteur d'émancipation, de l'insurrection armée, de la guerre qu'elle soit civile ou étrangère ; en un mot, la condamnation formelle de la violence sociale sous toutes ses formes.

Notre conception de la non-violence s'y définit aussi de manière positive à travers les propositions de Thoreau, Tucker et De Ligt notamment, qui, présentés sans commentaires — nous les avons jugés inutiles à la clarté du débat — nous semblent pour la plupart fort acceptables, toujours valables et d'un apport hautement positif.

INFORMATIONS OBJECTEURS ● INFORMATIONS

A la suite de divergences avec l'association « Aide à Toute Détresse », le groupe des objecteurs de Noisy-le-Grand se divise : trois continuent leur travail à « Aide à Toute Détresse », un va dans les Cévennes avec l'association « Font Vive » (animation socio-culturelle et économique de la région), les quatorze autres, recherchant une implantation propre dans un lieu de misère, seront détachés à Emmaüs, et aménageront, dans une période transitoire, une maison en logements, ceci à Cailly (Seine-Maritime).

A Oust, plusieurs équipes se sont formées en vue de travaux différents : une équipe « volante » effectuant des travaux de chantier à moyen terme (actuellement au bidonville de Ginestous à Toulouse) ; à Oust même, s'insérant parmi la population, un certain nombre participent à l'animation rurale (agricole) et culturelle du village ; quelques-uns rassemblent les documents et les études concernant les possibilités d'animation et de développement de l'Ariège.

La Protection Civile, en plus des possibilités de service existantes, offre une autre forme : le service hospitalier (travail dans les hôpitaux), dès l'incorporation de mars. Nous redoutons ce détachement individuel qui affaiblit notre force de contestation.

En ce qui concerne Noisy, au bout d'une année, les objecteurs sont tentés de faire un peu le bilan. Venus à l'association « Aide à Toute Détresse » à partir d'un refus de porter les armes et de participer à la mise en place d'un réseau de la Défense Nationale (dont le premier corps était celui de Brignoles, cf. l'ordonnance de 1959), nous avons peu à peu découvert que la « Bombe » avait ses racines dans les structures actuelles de la société qui provoquent la ségrégation entre les riches et les pauvres, entre les pays nantis et les pays sous-développés, signe du mépris le plus profond des individus (celui qui n'est ni rentable ni utile est rejeté).

D'autre part, nous avons éprouvé plus particulièrement ici (au bidonville), du fait de la pauvreté de la population, combien richesse et violence sont liées. Le fait de posséder un « bien » en milieu de misère constitue une violence vis-à-vis de celui qui en est démuné : on est obligé de garder sa porte, s'il vole, on fait alors appel à la police. Un cycle de violence s'établit qui détériore les relations.

Nous avons également appris, parfois à nos dépens, que ne pas se défendre violemment implique de ne pas susciter la convoitise ni la jalousie, par des biens que d'autres n'ont pas. On comprend alors que si, finalement, on est amené à construire un armement de

INFORMATIONS OBJECTEURS ● INFORMATIONS

OBJECTEURS ● INFORMATIONS OBJECTEURS

plus en plus perfectionné, c'est qu'il devient nécessaire dans la situation actuelle de mieux se protéger.

Non-violence et pauvreté sont donc étroitement liées, en conséquence, il nous faut, si nous refusons la violence, réformer notre petite vie confortable et rechercher, par des moyens à la portée de l'individu, non plus à s'enrichir, mais le plus complet épanouissement des possibilités de chacun.

En cela, la vie de groupe nous a fait pressentir combien il y avait à apprendre et à découvrir dans la vie communautaire (apprentissage concret d'organisation des rapports sociaux entre nous et l'extérieur, non plus considérer l'autre comme un étranger, dont on se méfie et envers lequel on a des réactions de défense ou d'agressivité, mais l'accepter tel qu'il est), basée non plus sur l'exploitation, la dépendance ou la crainte, mais sur le respect mutuel, la solidarité et la coresponsabilité.

Si être objecteur de conscience et anarchiste c'est vouloir une société dans laquelle il n'y ait pas de place pour l'exploitation, qui soit fondée sur des rapports humains et libres entre des hommes responsables, il nous faut maintenant poursuivre cette expérience de vie communautaire plus complètement. Que chacun devienne de plus en plus responsable de ses actes et coresponsable de l'œuvre à laquelle il participe librement.

Nous ne cherchons pas à agir directement sur les structures, n'en voyant pas la possibilité, mais à réaliser au niveau d'une communauté de base les buts idéaux que l'on voudrait faire adopter à la société. On parle souvent d'une société « anarchiste » que l'on voit après la « Grande Révolution », dans un avenir plus ou moins lointain, mais il nous paraît nécessaire, dès aujourd'hui, d'incarner (au moins d'essayer, sans trop d'illusions d'ailleurs) ces valeurs auxquelles on aspire. Notre mode de vie, notre attitude quotidienne sont alors une mise en question du pouvoir de l'Etat et de son orientation. Ceci n'a certes pas l'aspect spectaculaire d'une « révolution », mais c'est un combat, ni plus ni moins exigeant, où chacun peut trouver sa place.

C'est pourquoi la plupart des objecteurs de Noisy n'accepteront pas d'être dispersés aux quatre coins de la France pour effectuer un vague replâtrage de la société actuelle : il ne nous convient pas d'entrer dans le système pour en voiler les défauts.

Jacky TURQUIN

Daniel BESANÇON

OBJECTEURS ● INFORMATIONS OBJECTEURS

ARMAND ET LA VIOLENCE



« Le problème qui se pose à chacun de nous est le suivant. Ou l'on est, ou l'on n'est pas l'adversaire du règlement par la violence des désaccords ou des différends qui peuvent surgir entre les hommes. »

E. Armand

E. Armand (E.-L. Juin dit), 1872-1962, est issu d'un milieu anticlérical, son père avait participé à la Commune de Paris. Après une sérieuse crise morale, il s'engage et milite de 1889 à 1899 dans l'Armée du Salut. C'est pour le compte de celle-ci qu'il rédige, en Suisse, « le Cri de guerre » et « Jeune Soldat ». Vers 1895-1896, il entre en contact avec les milieux communistes-anarchistes notamment les « Temps nouveaux » et l'animateur de ceux-ci : Jean Grave. Dès lors son évolution l'amène à collaborer à quelques feuilles libertaires de l'époque « le Cri de révolte » et « la Misère », ainsi qu'au « Libertaire » de Sébastien Faure en 1897, sous les pseudonymes de Franck ou Junius. Il collaborera par la suite à de très nombreux autres journaux anarchistes. Il se réclame à cette époque du communisme anarchiste. Dès 1900, il s'oriente de plus en plus vers l'individualisme, fréquente les « causeries populaires » de Libertad et Paraf-Javal, collabore à « l'Anarchie » et en devient bientôt le responsable.

Entre-temps, dès 1901, il lance son propre organe, « l'Ere nouvelle » rédigé par des « disciples du Christ », aidé dans cette besogne par sa compagne et collaboratrice d'alors : Marie Kugel. « L'Ere nouvelle », première et deuxième série, durera de 1901 à 1911. Puis, par ordre chronologique, suivront : « Hors du troupeau » (1911-1912), « les Réfractaires » (1912-1914), « Pen-

dant la mêlée » (1915-1916), « Par-delà la mêlée » (1916-1918), « L'En-Dehors » (1922-1939) et, enfin, « L'Unique » (1945-1956). A cette époque, le travail devenant trop lourd pour lui, il confia son bulletin de « L'Unique » à la revue « Défense de l'homme », se réservant de faire paraître périodi-

quement quelques suppléments sous forme de brochure.

Au cours de sa vie, il publia de nombreux ouvrages tant littéraires que théoriques, et notamment concernant l'individualisme anarchiste, dont il devient sans conteste le principal théoricien.

CHOIX DE TEXTES

Contrairement à certains anarchistes, tel B. de Ligt, Armand n'a jamais fait de la violence ou de la non-violence la pierre angulaire de son action. Néanmoins, à travers toute son œuvre écrite, à travers sa longue vie militante — 70 années —, il a rejeté la violence, la haine, la brutalité, la vengeance comme impropres à l'évolution et à l'émancipation de l'homme.

En 1904, dans ses « Notes et réflexions pour servir à la rédaction d'une autobiographie », il écrit : « Parce que je ne considère ni la brutalité, ni la violence, ni la haine, ni la vengeance comme des facteurs d'émancipation individuelle, je passe volontiers pour un « anarchiste chrétien » ou un « tolstoïant ». Profondément idéaliste, la vérité est que je me sens aussi loin du dogmatisme « anarchiste chrétien » ou « tolstoïen » que du sectarisme des « anarchistes révolutionnaires » (...) Pour dire vrai, ajoute-t-il, les termes « tolstoïen », « anarchisme chrétien », « anarchisme non violent », « anarchisme pacifique » ne rendent qu'imparfaitement ma pensée bien que, par différents côtés, ils répondent bien à mes sentiments actuels ».

« Je le demande encore, écrit-il ensuite, quelle fatalité a donc décrété que la violence, la haine ou la vengeance fussent l'unique tactique à employer pour amener l'avènement d'une société libertaire où les hommes pensant par eux-mêmes, l'expérimentation sociale, morale, philosophique, serait rendue possible, une société, en un mot, où l'on ne connaîtrait ni exploitation de l'homme par l'homme, ni autorité de l'homme sur l'homme ? La violence organisée a fait, jusqu'ici, que les hommes subissent l'autorité d'autrui, le nombre grandissant de mentalités libertaires, l'éducation des individus, la révolte consciente

et non violente (c'est-à-dire sans haine, brutalité ou effusion de sang inutile) contre tout ce qui tend à perpétuer ce régime autoritaire et exploiteur, la propagande par l'exemple, les actes d'initiative collectifs en matière économique, finiront par détruire l'édifice social érigé par l'autorité et la violence.

» Je professe une conviction profonde dans le triomphe final de la liberté, dans la conscience individuelle, de l'impartialité, de l'amour, de la libre entente entre les hommes, sur l'autorité, l'inconscience collective, la haine, la violence, le mensonge et les exploitations de toutes sortes. C'est cette conviction qui me pousse à œuvrer dans le sens indiqué et à m'allier avec ceux qui agissent dans le même sens que moi, n'importe les qualificatifs d'ordre social, moral ou philosophique dont ils revêtent leurs aspirations, leurs mobiles intérieurs, qui les poussent à agir. Je n'ai point à m'en inquiéter, pas plus que de leur passé. Leur sincérité actuelle est mon unique souci. »

Mauricius, un de ceux qui l'ont le mieux connu et compris, note, dans l'ouvrage collectif « E. Armand, sa vie, sa pensée, son œuvre » (Paris 1964) : « Même quand il se sépare de Tolstoï, il reste fidèle à la thèse tolstoïenne de résistance passive, de l'opposition morale à l'oppression, au refus de participer à des fonctions administratives à la fabrication d'objets inutiles au développement de l'homme : armes, ornements d'églises, uniformes, etc., abandon du travail dans les usines ou ateliers patronaux, refus de prendre part à la construction d'églises, de casernes, de prisons, refus d'être soldat, juré, refus de l'impôt, etc. ».

En 1904, il décide de présenter un rapport sur l'antimilitarisme au congrès de l'Association internationale antimilitariste à Amsterdam. Ne pouvant y participer, il publie celui-ci en brochure de propagande. En 1925, à l'occasion d'une réédition de celle-ci, il déclare : « Un abîme sépare notre conception anarchiste du refus du service militaire de l'idée bourgeoise de faire légitimer par l'Etat, en temps de guerre comme en temps de paix, le refus de porter les armes, de « servir » pour l'individu à qui ses opinions philosophiques, morales ou religieuses interdisent un tel acte. Alors, comme aujourd'hui, le refus de service militaire n'était pour nous qu'un aspect de l'activité antiautoritaire, c'est-à-dire de l'activité qui tend à réduire en poussière les états qui soutiennent la société dominatrice et exploiteuse, les préjugés moraux et intellectuels, à réduire à néant le pouvoir étatiste. Et ce, pour la plus complète autonomie individualiste. Certes, nous ne considérons pas le refus de service militaire comme un moyen de se tirer d'affaire, sous le contrôle et la bénédiction de l'Etat, en accomplissant un service civil destiné à renforcer sa puissance. »

Lignes combien prophétiques et lucides, si l'on songe soixante ans plus tard aux problèmes actuels des objecteurs de conscience anarchistes face au service civil légal en France.

Dans ce rapport, définissant sa méthode d'action, il ajoutait : « Sur le terrain de l'activité pratique, deux méthodes se présentent : la première consiste à retourner contre les oppresseurs et accapareurs l'arme dont ils se sont servis de tout temps pour placer sous le joug et exploiter les plus faibles : la force brutale ; la deuxième fait appel à la révolte individuelle et consciente, à la conviction profonde et personnelle. »

Intensément opposé à la violence dans tous les domaines, ses positions ne varient guère, et, que ce soit en 1901 ou en 1914-1918, ses opinions sont identiques.

« Dans tous les temps la majorité de mes congénères ont eu recours à la violence, à la coercition, à la dissimulation, à la fourberie. Je ne juge pas, je constate. Mais je regrette ces modes de procédés. Ils répugnent profondément à mes aspirations. »

« Je suis resté et je demeure l'irréconciliable ennemi de la guerre, de toutes les guerres, et cela non seulement en me retranchant derrière des motifs d'ordres philosophique, sentimental, moral, économique ou autres (dont je suis loin de méconnaître la valeur), mais parce que je suis individualiste-anarchiste. »

« Je suis convaincu que la guerre ne cessera que lorsque la mentalité universelle sera telle qu'il sera devenu impensable, inconcevable, qu'un être humain prive de la vie l'un quelconque de ses semblables. »

Et il poursuit, réfutant l'excuse trop facile, de l'impuissance individuelle face à l'Etat et à l'autorité : « Il y a la guerre et il y a ceux qui la font. Il serait malhonnête de nier la responsabilité de ceux sans la participation desquels la guerre n'aurait pas lieu, alors qu'ils sont le nombre. »

C'est dans le même esprit qu'au plein de la grande tuerie de 1914-1918, il écrira encore, restant lui-même par-dessus la mêlée et refusant de rallier les sirènes de l'insurrection : « Ce n'est point à une insurrection ou à une révolution que nous vous appelons pour le lendemain de la guerre ». Nous savons qu'aucune société n'est supérieure à la somme de ses composants et que si, par impossible, un mouvement populaire réussissait, il aboutirait tout simplement à un déplacement de dirigeants. »

Dans un autre domaine de ses activités, traitant dans un ouvrage théorique du problème de la transgression, du transgresseur dans

un régime libertaire, il déclare : « Comment résoudre sans violence, sans loi, sans autorité, le problème de la transgression : il y a un moyen, une action qui supprimerait le recours aux sanctions légales, pénales ou disciplinaires, qui rendrait inopérante, inutile, superflue l'existence de cours de justice ou tribunaux quelconques, des prisons ou autres institutions de répression, etc. L'existence d'une mentalité courante, d'un état d'esprit général et particulier qui fasse que le transgresseur reconnaisse volontairement, de soi-même, sa transgression ou sa faute et qu'il s'inflige, de son propre gré, la punition ou plutôt la réparation qui lui paraît apte à compenser le crime qu'il a perpétré, à équivaloir au délit qu'il a commis. C'est dans cette voie qu'il faut chercher l'idée purement individualiste de la réparation des infractions, du redressement des torts que les humains sont susceptibles de commettre ou de se causer les uns aux autres. »

Là encore, dans ce domaine comme dans les autres, Armand rejette la violence et en l'occurrence la facilité et la vanité de l'imposition du châtement. Son rejet de la violence n'est pas comme chez Gandhi ou Lanza del Vasto amour et confiance totale dans l'adversaire. Anarchiste, il connaît les hommes et leurs faiblesses, les autorités, l'autorité, aussi refuse-t-il leur « maison de verre ». Individualiste, il adapte sa non-violence à sa morale, son éthique. Au sujet de la ruse, par exemple, il écrit : « La ruse comme arme défensive : on a reproché aux individualistes-anarchistes de se servir de la ruse comme arme de préservation individuelle à l'égard de la société. Mais sans la ruse, il y a beau temps que l'autorité les aurait annihili-

La situation au Vietnam s'aggravant de jour en jour, un certain nombre d'organisations pacifistes et politiques ont lancé une campagne contre la conscription.

Le Comité d'action non-violente de Philadelphie (C.N.V.A.), les Compagnons de la Réconciliation et les Etudiants non-violents organisent des réunions publiques devant les bureaux de recrutement. Au cours de ces manifestations plusieurs jeunes Américains ont renvoyé leur carte de mobilisation. Les peines sanctionnant un tel acte peuvent aller jusqu'à cinq ans de prison et dix mille dollars d'amende.

Le S.D.S. (Students for a Democratic Society), à la suite de son assemblée générale de Berkeley, le 28 décembre 1966, reaffirma ses positions :

- Opposition à la politique du gouvernement des Etats-Unis.
- Opposition à la conscription sous toutes ses formes.
- Opposition à toute tentative de légitimer le système de service sélectif.

Le S.D.S. se propose d'organiser un mouvement de résistance qui par manifestations dans les centres de recrutement, par pétitions engageant les signataires permettrait aux jeunes gens disséminés de se regrouper pour refuser la conscription. Le S.D.S. pense que l'émigration n'est pas la solution au problème de la guerre. Toutefois, il se déclare prêt à aider les jeunes gens désireux de fuir à l'étranger.

lés et que l'ambiance les aurait absorbés. Pour subsister, c'est-à-dire pour conserver, prolonger, amplifier, extérioriser sa vie, l'individualiste, l'« en-dehors » ne peut, sous peine de suicide, récuser aucun moyen de lutte, la ruse y compris — aucun moyen dis-je, sauf l'emploi de l'autorité. Et cela sous peine de se trouver en état d'infériorité à l'égard du milieu social, lequel tend toujours à empiéter sur ce qu'il est et sur ce qu'il a. »

Et suivant les positions de Tucker de qui il se réclame dans certains domaines, il en vient, difficilement d'ailleurs et de façon passagère, à accepter l'emploi de la violence en cas de légitime défense : « Ainsi dans le cas de restriction de la liberté d'exprimer ses opinions — toutes ses opinions — par la plume aussi bien que par la parole — en cas d'entraves insurmontables opposées ou apportées à la propagande des idées et à l'expérimentation des théories, on se tromperait si on croyait trouver en l'individualiste un résigné, faisant bon marché de sa fierté, prêt à « encaisser » sans mot dire affronts et limitations. Lorsque ces conditions se présentent, bon nombre d'individualistes sont au contraire d'avis d'opposer une résistance énergique, une action prolongée et irréductible — clandestine si elle ne peut être publique — susceptible d'aboutir finalement à un soulèvement à main armée. Il n'est pas du tout certain que la conquête de la possession inaliénable et personnelle du moyen de production et de la libre et entière disposition du résultat de l'effort individuel, il n'est pas du tout certain que la réalisation de l'autonomie pour de vrai de la personne humaine puisse s'effectuer sans heurts, sans un choc avec les monopoles et les privilèges qui s'opposent à cette émancipation, à cet affranchissement véritable de l'unité humaine. On ne peut ni prévoir ni établir d'avance à quelle tactique s'adonneront alors les individualistes pour obtenir le respect absolu de leurs personnes, de leurs opinions, de leurs pratiques — pour recevoir satisfaction à leurs revendications. Quelle qu'elle soit, elle sera le résultat d'une discussion et d'un examen préalables par tous les individualistes qui s'y rallieront, qui s'associeront pour la mettre en exécution. Cela ne veut pas dire qu'un soulèvement d'origine individualiste ne puisse éclater spontanément — certes non — mais cette spontanéité sera le fruit mûr qui n'attend pour tomber qu'un coup de vent ou une secousse un peu ferme. »

Ce sera là un des rares moments où il acceptera, bien que du bout des lèvres, d'accorder une certaine valeur à la violence comme facteur d'évolution possible. Revenant à une façon plus habituelle de voir, il écrira en 1926 dans « Fleurs de solitude et points de repères » : « L'emploi de la violence ne résout rien : il est un signe de supériorité brutale, un procédé absolument contre-individualiste, puisqu'il nécessite l'emploi de l'autorité physique » d'ailleurs « la question de la violence n'est pas résolue du tout en ce qui concerne

sa valeur comme facteur d'anarchisme. Il est indubitable que la violence a servi les desseins de l'anarchisme sous divers aspects. Mais on ignore absolument si elle servira les buts de l'anarchisme. Voilà le problème. Il faut le creuser à fond. Aucun anarchiste ne saurait nier que la violence engendre la violence, et que l'effort nécessaire pour se mettre à l'abri des réactions, des représailles des violentés, perpétue un état d'être et de sentir qui n'est pas favorable à l'éclosion d'une mentalité antiautoritaire. Faire violence, c'est faire autorité. Il n'y a pas à sortir de là. Un milieu sans autorité ne peut se concevoir et exister que s'il est accepté volontairement et de bon cœur par ceux qui le constituent ; dès qu'il y a contrainte et obligation, il n'y plus d'anarchie. »

La guerre de 1939-1944 et le déchaînement brutal des forces de destruction devaient ancrer plus encore, s'il était possible, en Armand, la haine de la violence. Et dès la parution de « l'Unique » parmi les principales revendications et considérations nous trouvons en bonne place « ...la violence (dominisme, imposition, exploitation), brutalité, usage de la force physique ou des armes comme source des maux qui accablent l'individu ».

Dans une série d'articles sous forme de dialogue, « les Entretiens avec monsieur Zèbre », il écrit en 1956 : « Nous sommes contre l'emploi de la violence, l'usage de la brutalité, la suppression physique de l'individu, contre les représailles et la peine de mort. Nous sommes contre toutes les guerres — extérieures ou civiles — comme nous sommes contre l'emploi de toutes les armes. Nous regardons comme procédés abominables terrorisme et contre-terrorismes. »

Et il poursuit dans un entretien ultérieur : « ...adversaire de tout recours à la violence, je n'envisage plus les événements et les actions « émancipatrices » comme je les considérais alors que j'ai pu à de rares moments attribuer à l'emploi de la force une quelconque valeur libératrice ».

Il coupe court ainsi à toute fausse interprétation de sa pensée et s'engage totalement dans la voie pacifique. Confirmant encore sa pensée à l'occasion du congrès international anarchiste de Londres en 1958, il écrit : « Pour nous, individualistes à la façon de « l'Unique », qui rejetons l'usage de la violence (humiliante d'ailleurs pour qui y a recours), l'emploi de tout système d'agression comme moyen de résoudre les conflits entre individus ou collectivités, notre attitude demeure celle des résistants à toutes les formes de guerre. »

Dans un de ses ultimes suppléments de « l'Unique » consacré à l'utopiste anglais Winstanley le Piocheur, il précise encore une fois et, hélas, la dernière avant sa mort, dans l'introduction à cette étude :

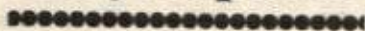
« Quand on me demande comment dans l' « humanité future », telle que la veulent les individualistes, l'on solutionnera exactement tel point litigieux, il est clair que le questionné n'en sait rien. Mais pour imparfaitement qu'elles soient esquissées, les considérations qui précèdent permettent de répondre à l'interrogateur qu'en aucun cas il ne sera résolu par la méthode d'autorité. (...) Il est un point acquis, et sans conteste, c'est qu'on n'aura pas recours à la contrainte, à la force, à la violence pour trancher le différend. »

Pour connaître la pensée d'Armand lire : « E. Armand, sa vie, sa pensée, son œuvre » par les amis d'E. Armand, La Ruche ouvrière édit. (10, rue de Montmorency, Paris 3^e). En vente à la librairie Publico, 3, rue Ternaux, Paris 11^e.

Ce livre est composé de larges extraits des écrits d'Armand, des essais, des commentaires de divers auteurs, de nombreux documents, photos, etc., ainsi que d'une bibliographie très intéressante.

L. GRELAUD

encyclopédie



anarchiste

Cette œuvre monumentale (près de 3.000 pages, format 21 x 28), la plus importante des éditions anarchistes internationales, épuisée depuis de nombreuses années, est actuellement rééditée en espagnol et en français (tirage restreint) par des camarades du Venezuela et du Mexique.

Afin d'en faciliter l'achat, elle est présentée sous forme de fascicules de 48 pages ; ceux-ci paraissent au rythme d'un fascicule par mois.

Les trois possibilités d'abonnement sont les suivantes :
par trimestre, 3 cahiers = 3 dollars (1 dollar = 4,85 F)
ou par semestre, 6 cahiers = 6 dollars
ou par année, 12 cahiers = 12 dollars

Adresser les souscriptions à : Eléna Graells, C.C.P. 87.21 Montpellier (en spécifiant la langue choisie).

Pour tous autres renseignements concernant cette édition écrire à : Germinal Gracia, Villa Canalma, La Plaine des Astres, 34 - MONTADY.

« la Marche de la France au socialisme »

est une plaquette présentée par l'institut Maurice-Thorez (Editions sociales, Paris, 1966, 3 F). Il y est traité des « possibilités d'un passage pacifique » de la France au régime socialiste. Possibilités qui se fondent, « d'une part, sur le développement des forces démocratiques à l'échelle internationale et l'affaiblissement de la bourgeoisie mondiale, et, d'autre part, sur les particularités historiques de la situation nationale et les espoirs de la lutte des masses en France ».

On y cite Lénine qui, constatant que les possibilités d'un développement pacifique de la révolution étaient épuisées, préparait le parti bolchevik à l'insurrection armée pour répondre à la violence du pouvoir bourgeois. « Mais même dans cette période nouvelle, Lénine continuait à guetter les possibilités d'un emploi des formes pacifiques. » Et l'actuel parti communiste français peut ainsi justifier sa nouvelle tactique, et s'exprimer de bien curieuse manière : « La possibilité allait s'offrir de constituer tout à fait pacifiquement un gouvernement responsable devant les soviets qui assurerait la progression non violente de la révolution russe... »

PROGRESSION NON VIOLENTE DE LA REVOLUTION !

Mais ne nous y trompons pas, le parti communiste français n'a pas encore choisi la non-violence, mais refuse seulement, étant donné les conditions actuelles de la France, la méthode révolutionnaire classique de l'insurrection armée. Par-là, il ne craint pas de se mettre en contradiction avec « l'orthodoxie marxiste », avec Engels (voir en particulier « le Rôle de la violence dans l'histoire »), avec Maurice Thorez citant Guesde : « L'histoire fait à chaque classe qui s'élève au rôle dirigeant dans la société l'obligation de recourir un jour aux armes pour balayer le vieil ordre social condamné à disparaître. » On pourrait croire que nous sommes en plein dans le problème du choix entre deux méthodes : la violente et la non-violente. Erreur ! nous en sommes au parlementarisme, à la légalité, à la réalité de l'étape qu'il faut franchir dès à présent : l'instauration de la démocratie réelle...

Nous pensons que certains de nos amis non violents non anarchistes seront intéressés par cette brochure politique, ils y retrouveront quelques-unes de leurs conceptions ; quant aux autres, ceux pour qui la non-violence implique une voie libertaire, cette brochure devrait leur permettre de se défendre contre certains abus de langage, de prendre conscience clairement de leurs objectifs propres et ainsi de se situer concrètement dans notre société pour la marquer, efficacement.

A. BERNARD

CORRESPONDANTS LOCAUX

.....
MARSEILLE : Denis Durand.
Vieille Bourse du Travail, salle n° 3 B, 13, rue de
l'Académie (1^{er}).

PARIS : André Bernard.
7, rue Vicq-d'Azyr (10^e).

ROANNE : Lucien Grelaud.
H.L.M., appartement 27, rue Albert-Thomas.

ROUEN : André Chatroussat.
18, rue Henri-Barbusse, Grand-Quevilly.

TOULON : Marcel Viaud.
Chemin de la Courtine, Ollioules.

VERNEUIL : Michel Bouquet.
F1 bis - n° 24 Poëlay (Eure).

BRUXELLES : Hem Day.
Boîte postale 4, Bruxelles 29.

LAUSANNE : Marianne Enckell.
24, avenue de Beaumont, 1012 Lausanne.

.....
BOITE AUX LETTRES : Michel TEPERNOWSKI.
16, rue Neuve-de-la-Chardonnière - Paris (18^e).

.....
Cahiers d'études trimestriels
Directeur de la publication : Michel Tepernowski
PRIX DU NUMERO : 2 F.
ABONNEMENT DE QUATRE NUMEROS : 8 F.
C.C.P. : Marcel Viaud, 2.298-84, Marseille.

QUELQUES DONNÉES FONDAMENTALES

— Les structures de la société actuelle sont essentiellement étatiques ; elles ne peuvent se maintenir que par l'autorité et la violence.

— Les anarchistes préconisent la disparition de l'Etat ; ils proposent une société sans autorité où la violence ne se manifesterait plus dans les rapports sociaux.

— Face au pouvoir et à l'autorité, les anarchistes ont apporté des solutions libertaires (fédéralisme, syndicalisme, etc.) ; mais en opposant la violence à la violence, ils l'ont ainsi légitimée.

— De toute façon, devant le gigantisme actuel des forces répressives et la mise en condition psychologique, la violence insurrectionnelle paraît impuissante.

— Les méthodes non violentes paraissent être le moyen d'action le plus conforme aux théories anarchistes ; elles constituent une force qui permet d'éviter les conséquences autoritaires de la violence.

— L'action directe non violente a surtout été utilisée par des groupements religieux, généralement avec succès, mais la non-violence n'est pas plus d'essence religieuse que la violence est anarchiste et athée. C'est pourquoi il est nécessaire d'étudier et de mettre en pratique ces formes d'action.

Nous posons donc la primauté de la non violence et estimons que le ralliement à « Anarchisme et non-violence » devrait impliquer l'emploi de la non-violence tant dans l'action sociale que dans le comportement individuel.